

La vie monastique au début du XXI^e siècle : quels défis ?

(suite)

1. « Mais lui se retirait dans les lieux déserts... » : le choix libre de la séparation

Le choix de quitter le monde, de se séparer de lui, de partir au désert, est probablement l'aspect de la vocation monastique le plus choquant pour la mentalité contemporaine. Pourquoi la séparation monastique dérange-t-elle le monde ? En quoi le fait que quelques personnes se retirent pour prier affecte-t-il le monde ? Il y a tellement de personnes et de groupes qui s'isolent dans leur coin, et le monde contemporain produit lui-même tant de formes d'exclusion, voire de ségrégation, à l'égard des personnes âgées, des malades mentaux, des handicapés, des étrangers, etc.

La différence réside justement dans la liberté du choix monastique. Les catégories de personnes que je viens de mentionner sont exclues et séparées de la société de par l'initiative, explicite ou implicite, de la société elle-même. Mais la séparation monastique relève de l'initiative libre des moines et des moniales. Ce geste constitue ainsi une contestation de ce que le monde est ou veut être et de son projet culturel.

Le monde veut que chaque individu dépende de lui pour la réalisation de son existence, il veut être maître du destin des hommes. Par son acte libre de se séparer du monde, le moine affirme qu'il ne juge plus nécessaire de se conformer au projet du monde sur l'homme et sur la vie humaine. La liberté avec laquelle le moine choisit la séparation du monde à la suite du Christ, conteste au monde sa place de maître, de dominateur de l'humanité. C'est pour cela que l'Église insiste toujours sur la liberté du choix monastique. Aux époques où l'Église s'est trop identifiée au pouvoir du monde, l'exigence de la liberté du choix monastique a parfois été mise entre parenthèses. Mais toute la tradition la plus authentique insiste sur la liberté du choix. Saint Benoît exprime ainsi dans sa Règle le souci d'une sérieuse vérification du choix conscient, et donc libre, de chaque candidat à la vie monastique (RB 58). Lorsque quelqu'un s'engage dans le monastère sans une liberté suffisante, tôt ou tard il sera repris par le projet du monde, par la mentalité et les habitudes mondaines, qui lentement prévaudront sur le fait d'être déterminé par le Christ.

Mais la séparation librement choisie comporte aussi une autre implication qui, sans qu'on le cherche, peut être très contestataire du climat culturel contemporain : paradoxalement, elle affirme l'importance et la vraie nature de la relation. Elle met en valeur la relation comme rencontre d'un « je » et d'un « tu ». Alors que la culture du monde diffuse et favorise des modèles de relations humaines toujours plus fusionnelles, le moine – par la séparation – fait de son « je » une invitation au surgissement du « tu ». La fusion n'est pas relation, elle tend à éliminer la tension « je – tu » qui fonde la relation interpersonnelle.

Le moine qui, librement, prend une distance par rapport à la foule, met la foule dans une situation relationnelle, c'est-à-dire qu'il lui rappelle, tacitement mais réellement, qu'elle n'est pas un tas d'indi-

vidus plus ou moins fondus entre eux (au niveau des idées, de la mentalité, de la mode, des habitudes, etc.), mais qu'elle est un ensemble de personnes appelées à la relation interpersonnelle.

Sur ce point, monde et monastère se lancent un important défi. Le monde contemporain, en effet, présente là une de ses plus importantes contradictions : il a développé et développe une immense structure de communications et d'informations, mais il est devenu d'une pauvreté extrême dans les relations. On communique énormément, mais on ne sait plus être en communion. Ainsi, l'immense réseau de la communication devient comme une énorme bulle de savon qui se gonfle sans cesse. Mais plus elle se gonfle, plus elle est vide. Il suffit d'une pointe d'épingle pour la faire éclater...

Le monastère, dans son choix de séparation (qui ne veut pas dire coupure) ne renonce pas pour autant à la communication et à ses moyens. Mais il affirme que la relation est toujours plus importante que la communication, ou plutôt que la communication est et ne doit être que l'expression d'une relation. Cela est si vrai pour la vie monastique que, dans la majorité des cas, elle est communautaire, cénobitique, donc relationnelle. On se sépare du monde, mais c'est pour accentuer la nature relationnelle et sociale inscrite dans l'homme. Dans la vie communautaire monastique, on réduit la communication pour valoriser la relation entre les personnes. Le silence monastique rend la présence de l'autre beaucoup plus intense. La présence du frère, de la sœur, dans un silence vécu en vérité, devient « parole » que j'accepte d'écouter à longueur de journée, sans la brouiller en imposant ma propre parole.

Dans un monde qui exaspère l'usage de la parole jusqu'à l'utiliser pour ne rien dire, la seule contestation qui, mystérieusement, se fait entendre consiste en la séparation d'un silence qui mortifie la communication pour affirmer la relation.

2. « ... et il priait » : séparation pour la prière.

L'homme contemporain semble revenir à la prière. Que de cours et de publications sur la méditation, la prière, la spiritualité, la vie intérieure, etc., sont offerts aujourd'hui ! Pourtant, il y a dans cet engouement religieux une autre contradiction majeure de la culture dominante : l'homme redevient religieux en lui-même, mais pas avec Dieu. Il redevient religieux, mais d'une religiosité immanente, close, renfermée, nombriliste, sans relation avec Dieu comme Autre. C'est pourquoi, quand le monde veut « utiliser » des religions traditionnelles, il opte pour celles de l'Orient asiatique, qui, lui semble-t-il, ne demandent pas de relation avec un Dieu personnel.

Bref, nous assistons à un retour de religiosité, mais de religiosité foncièrement païenne, une religiosité qui a pour but de permettre à l'homme d'avoir une emprise sur l'inconnu qui lui fait peur et d'utiliser des forces spirituelles à son propre avantage, dans le désir inavoué de dominer par une force magique le domaine du quotidien et de fuir l'engagement de la responsabilité, c'est-à-dire de la liberté.

Ce retour et cette exploitation du religieux par l'économie, les médias, le pouvoir, nous provoquent au cœur même de notre expérience monastique. Nous ne sommes plus confrontés à l'athéisme, mais à la religiosité païenne et subjective ; celle-ci conteste la religion d'une relation objective avec un Dieu transcendant, un Dieu que l'homme ne peut pas manipuler même quand il se révèle et se donne à l'homme, comme dans la religion judéo-chrétienne.

Comment relever ce défi ? Comment ne pas devenir, inconsciemment, nous-mêmes victimes de cette tendance à se suffire d'une religiosité à la carte, immanente et égocentrique ? Je crois que notre responsabilité face à ce phénomène est de bien situer notre foi et notre vie de foi là où elle est réponse au désir religieux qui habite le cœur de tout homme. La tentation pour nous est souvent de

vivre notre religion à un niveau purement dogmatique, en oubliant que les données de la foi offrent la réponse à la profonde question sur le sens ultime de l'existence, inscrite par Dieu lui-même dans le cœur de tout homme créé à son image. Nous risquons d'oublier que notre foi, notre religion, n'est pas ce qui nous sépare du paganisme, mais ce qui pourrait accomplir le désir profond qui anime tout sentiment religieux, même le plus éloigné de nos convictions et pratiques religieuses.

Il ne s'agit pas de dire à l'homme contemporain, à l'homme du New Âge, qu'il s'est trompé de route – car la route qu'il parcourt est celle, normale pour le cœur de l'homme, de la religiosité comme désir de vérité et de bonheur absolus. L'homme contemporain ne se trompe pas de route, mais il la parcourt dans le mauvais sens. Là est le problème. Il s'est engagé sur l'autoroute vers la plénitude de la vie, mais en sens contraire. Et dès lors que c'est la masse qui va dans le sens contraire, ceux qui vont dans le bon sens font figure de contrevenants, et risquent souvent de se briser contre le courant majoritaire. Même si tous vont dans le sens contraire, le but ne change pas pour autant. Si, voulant aller à Rome, tous prennent la direction d'Amsterdam, ils auront beau être contents et satisfaits d'être si nombreux à aller à Rome, ils se retrouveront quand même à Amsterdam.

Cette situation nous provoque à approfondir le rapport de notre expérience monastique avec le sens religieux en tant que tel. La vie monastique met en évidence et approfondit ce qu'est le désir religieux qui se cache au plus profond de chaque être humain et qui lui garde sa nature d'image de Dieu, même si ce désir et cette tension sont souvent détournés dans des directions qui n'aboutissent pas au Dieu qui nous a faits pour Lui.

Cette conviction n'est pas nouvelle: elle fait partie de la tradition monastique la plus authentique. J'aime beaucoup, à ce propos, la

justesse anthropologique de Guillaume de Saint-Thierry dans sa fameuse *Lettre aux Frères du Mont-Dieu* (connue sous le nom de *Lettre d'or*). Les premières pages de ce traité s'adressent directement aux Chartreux de la jeune fondation du Mont-Dieu. Leur allure un peu rhétorique risque de les faire déprécier, mais elles expriment avec une grande précision le sens que doit avoir toute vie monastique.

Guillaume fait l'éloge de ces moines qui ont voulu revenir à l'observance des moines du désert égyptien et qui font briller en Occident *l'orientale lumen* des origines du monachisme. Il loue leur ascèse, les encourage contre les calomnies et les critiques qu'ils doivent subir ; il les met aussi en garde contre l'orgueil et la complaisance et les invite à garder l'humilité. Après ces considérations directement adressées aux moines du Mont-Dieu, Guillaume passe au traité proprement dit d'anthropologie théologique et de vie monastique que constitue la *Lettre d'or*.

En guise de transition, il rappelle que le cœur de la vie monastique est de chercher continuellement la face de Dieu, et il nous fait comprendre que cela est essentiel non seulement pour les moines, mais pour tout être humain, car il a été créé pour cela. Je vous cite un passage de Guillaume qui m'avait passionné dans ma jeunesse monastique. Il nous fait comprendre que la vie monastique n'est pas une bizarrerie excentrique, mais une forme de vie qui correspond plus que toute autre à ce que chaque être humain porte en lui comme essence de son humanité : la vocation et le désir de rencontrer Dieu face à face dans l'amour. La vie monastique est une vocation qui se situe pleinement au cœur de l'expérience humaine, du drame humain.

Chercher la face de Dieu, chercher à connaître Dieu, aspirer à ce face à face dont fut gratifié Jacob [...]; chercher cette face continuellement, durant cette vie, par l'innocence des mains et la pureté du cœur, c'est la piété [...]. Qui ne la possède point a reçu son âme en vain :

il vit sans but ; il ne vit même pas du tout, puisqu'il ne vit pas de la vie dont il doit vivre et pour laquelle son âme lui a été donnée.

La piété dont nous parlons est un souvenir continu de Dieu, un effort constant de l'esprit pour atteindre à sa connaissance, un mouvement jamais lassé du cœur pour arriver à son amour. Aussi, pas un jour, que dis-je ? pas une heure qui ne trouve le serviteur de Dieu tout au labeur de l'exercice spirituel et au souci de progresser, ou bien tout à la douceur de l'expérience, tout à la joie de la possession. C'est à cette piété que l'Apôtre exhorte son disciple bien-aimé quand il dit : « Exerce-toi à la piété » (2 Tm 3, 5) ¹.

Par une religiosité qui exploite le désir religieux pour le détourner vers ce qui n'est pas le Dieu vivant et vrai, la culture contemporaine nous met au défi de revenir au fondement essentiel de notre vie monastique. Saint Benoît dirait que nous sommes tous appelés à vérifier pour nous-mêmes ce qu'il demande de chaque candidat à la vie monastique : « *Cherche-t-il vraiment Dieu ?* » (RB 58, 7). C'est sur ce fondement que notre vie monastique peut rencontrer l'homme d'aujourd'hui, entrer en dialogue avec lui, et être à son tour un défi pour le monde, un défi qui interpelle le monde sur la vérité de son usage du sentiment religieux inscrit en chaque être humain. ■

(à suivre)

Mauro-Giuseppe LEPORI
Abbaye d'Hauterive
CH - 1725 POSIEUX

1. GUILLAUME de SAINT-THIERRY, (Sources Chrétiennes, 223), *Lettre aux Frères du Mont-Dieu (Lettre d'or)*, Paris, 1975, § 26 et 27, p. 165-167.